

# La Nubie

## trait d'union entre l'Afrique centrale et la Méditerranée

### facteur géographique de civilisation

*Shehata Adam*  
*avec le concours de J. Vercoutter*

Un simple coup d'œil sur une carte générale, physique, de l'Afrique suffit à montrer l'importance de la Nubie pour les rapports de l'Afrique centrale, celle des Grands Lacs et du bassin congolais, avec le monde méditerranéen. Parallèle en grande partie à la mer Rouge, la vallée du Nil, en creusant le « Couloir » nubien entre le Sahara à l'ouest et le désert arabe ou nubien à l'est, met en prise directe, si l'on peut dire, les vieilles civilisations du bassin de la Méditerranée avec celles du monde noir. Ce n'est pas un hasard si une admirable tête en bronze d'Auguste a été trouvée à Méroé, à moins de 200 km de Khartoum.

Certes, si la route ainsi créée par le Nil permet la traversée sûre d'une des régions désertiques du monde, elle n'est toutefois pas aussi aisée qu'elle pourrait sembler de prime abord. Les « cataractes », d'Assouan aux environs d'Omdurman, gênent considérablement la remontée du Nil du nord vers le sud; elles peuvent même interrompre complètement la navigation. Par ailleurs, les boucles du fleuve allongent beaucoup la route; elles peuvent elles aussi constituer un obstacle sérieux, comme entre Abou Hamed et le ouadi el-Milk, lorsque le cours du Nil, de sud-nord qu'il était, tourne vers le sud-ouest. Courants et vents dominants s'unissent alors pour s'opposer pendant une grande partie de l'année à la remontée des bateaux vers le sud; on remarquera toutefois qu'ils favorisent la descente vers la Méditerranée. Plus au sud, enfin, la région des grands marécages des « Sudds », sans être impénétrable, ne facilite cependant pas les échanges culturels ou économiques.



Tout bien considéré, néanmoins, la Nubie reste en Afrique une zone de contacts très privilégiée, non seulement entre le sud et le nord du continent mais aussi entre l'est et l'ouest. En effet, dans sa partie méridionale, par le Nil Bleu, l'Atbara et leurs affluents, ainsi que par les plaines de piémont éthiopiennes et la dépression perpendiculaire à la côte de la mer Rouge, la Nubie offre des accès commodes non seulement vers les hautes terres éthiopiennes, mais aussi vers la mer Rouge et l'océan Indien. Enfin, par les tributaires occidentaux du Nil, les ouadis Howar et el-Milk, aujourd'hui asséchés mais qui ne le furent pas toujours et qui débouchent dans la vallée principale entre III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> Cataractes, comme par les plaines du Kordofan et du Darfour, la Nubie a aussi un accès facile avec la dépression du Tchad et, par elle, avec le bassin du Niger, et donc avec l'Afrique atlantique.

Comme on le voit, la Nubie est un véritable carrefour de routes africaines. Les civilisations de l'est comme de l'ouest, du sud comme du nord du continent, sans oublier celles du Proche-Orient, de l'Asie plus lointaine et de l'Europe méditerranéenne, peuvent s'y rencontrer.

Depuis quelques années, le mot « Nubie » a tendance à se restreindre à la seule partie septentrionale du pays située entre I<sup>re</sup> et II<sup>e</sup> Cataractes. La campagne de l'Unesco pour la « Sauvegarde de la Nubie » a accentué, sinon créé, cette tendance. En réalité, la Nubie ne s'arrête pas au redoutable Bat-el-Haggar, aride et rocailleux, elle va beaucoup plus au sud. Déjà en 1820, dans la *Description de l'Égypte*, Costaz la définissait comme « la partie de la vallée du Nil qui s'étend de la I<sup>re</sup> Cataracte jusqu'au Royaume de Sennar », dont la capitale est à plus de 280 km au sud de Khartoum. Aussi larges soient-elles, les limites géographiques de la Nubie ainsi précisées sont encore trop étroites.

Historiquement, comme en font foi les plus anciens textes égyptiens, la Nubie commençait, lorsqu'on venait du nord, un peu après El-Kab. En effet, la province égyptienne située entre Thèbes et Assouan porta longtemps le nom de « Pays de l'Arc », en égyptien ancien *Ta-Seti*, qui traditionnellement dans les documents hiéroglyphiques désigne ce que nous appelons la Nubie. La Grande Nubie, à l'aurore de l'Histoire, commençait donc avec la partie gréseuse de la vallée du Nil, celle où les « grès nubiens » remplacent les formations calcaires de l'aval. Elle incluait à l'origine la I<sup>re</sup> Cataracte. Sa limite sud est plus difficile à saisir. Toutefois, l'archéologie montre que, dès le IV<sup>e</sup> millénaire avant notre ère, les mêmes cultures ou des cultures apparentées entre elles ont couvert toute la région qui s'étend depuis les confins du massif éthiopien au sud, jusqu'à la partie égyptienne de la vallée du Nil au nord. En définitive, reprenant et précisant la phrase de Costaz, on pourrait définir la Nubie historique comme la partie du bassin du Nil qui s'étend de la frontière ouest-nord-ouest de l'Éthiopie actuelle jusqu'à l'Égypte. Cela comporte non seulement la vallée du Nil principal, mais aussi une part de celles du Nil Blanc et du Nil Bleu, ainsi que de tous les tributaires situés au nord du 12<sup>e</sup> parallèle, tels l'Atbara, le Rahad et le Dinder (cf. cartes).

Il importait de préciser les limites de la Nubie, afin, d'une part, de faire le point de ce que nous savons du pays, et, d'autre part, de mieux apprécier

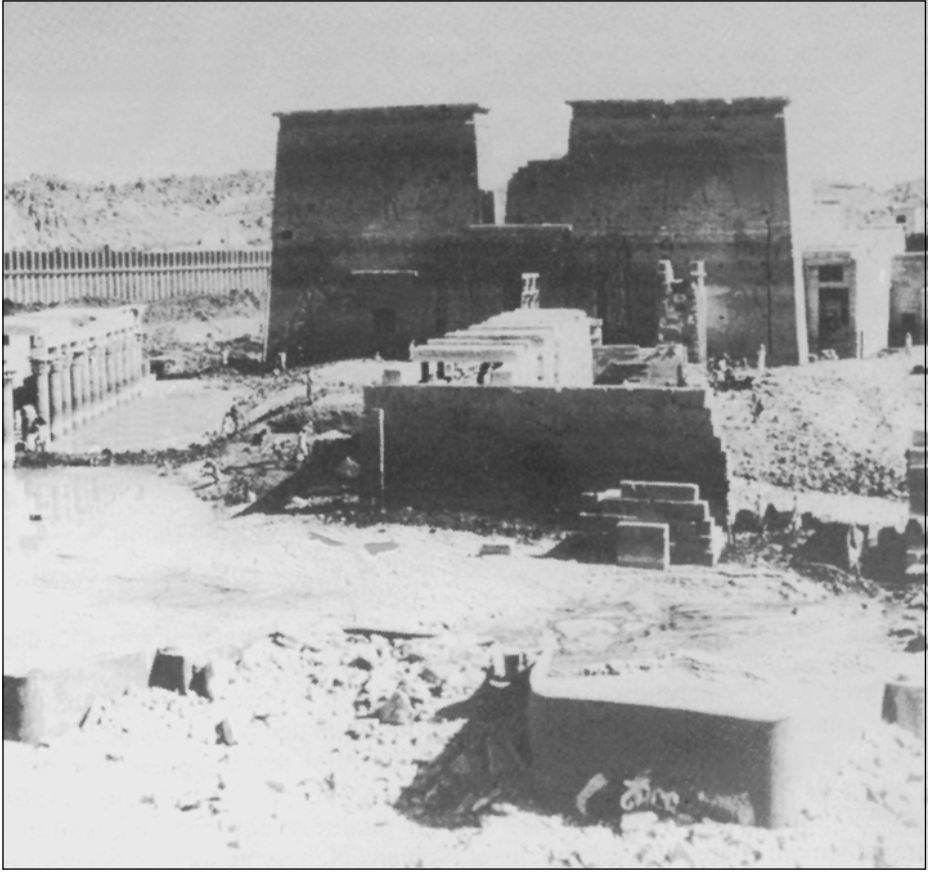
le rôle d'intermédiaire qu'elle a joué entre l'Afrique centrale et le monde méditerranéen.

Il faut tout de suite noter un énorme déséquilibre dans nos connaissances sur les diverses parties de la Nubie. Grâce aux prospections archéologiques entreprises avant la construction ou surélévation des barrages à Assouan, la Basse-Nubie, celle qui s'étend entre Assouan et la Cataracte de Dal (cf. carte), est sans conteste la partie de la vallée du Nil la mieux connue du point de vue archéologique. Il faut toutefois noter qu'aucune prospection ne fut effectuée avant l'édification du tout premier barrage d'Assouan, en 1896, de sorte que tous les vestiges anciens situés près du fleuve, dans les limites de la première retenue d'eau, furent détruits sans qu'on ait une idée de leur nombre, de leur nature ou de leur importance. Ce n'est qu'à partir de la première surélévation du barrage, en 1902, que les prospections furent entreprises et renouvelées systématiquement avant chaque nouvelle surélévation; après la dernière, en 1929-1938, plus de cinquante volumes, très souvent *in-folios*, avaient été consacrés aux monuments et à l'archéologie de la Nubie « égyptienne ». Avant la mise en eau du nouveau barrage de Shellal, le Sadd-el-Aly, une nouvelle et dernière prospection préalable fut menée jusqu'au Batn-el-Haggar. Les rapports *in extenso* de cet ultime effort commencent à paraître.

On peut donc considérer que l'histoire et l'archéologie de la Basse-Nubie sont assez bien connues, et lorsque toutes les études historiques, archéologiques et anthropologiques en cours de rédaction seront publiées, on pourra apprécier à sa juste valeur le rôle que cette partie de la Nubie a joué dans les rapports entre le sud et le nord du continent africain.

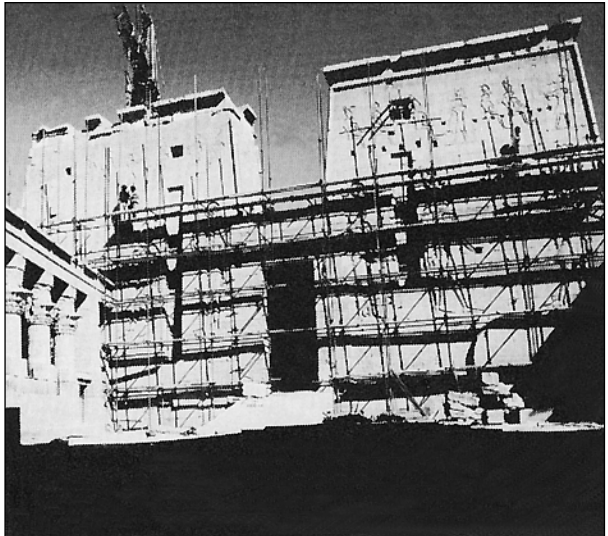
En ce qui concerne la Nubie au sud du Batn-el-Haggar, la situation est fort différente et beaucoup moins satisfaisante. Certaines régions, très limitées d'ailleurs, sont privilégiées par rapport à l'ensemble du pays qui reste en grande partie *terra incognita* du point de vue archéologique, et partant historique. Certes, les sites « pharaoniques » importants entre II<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> Cataractes ont été fouillés ou sont en voie de l'être; de même un certain nombre de sites plus spécifiquement « soudanais », tels, du sud vers le nord: Djebel Moya, quelques habitats néolithiques à Khartoum ou proches de la ville, les centres de Naque, Mussawarat es-Sufra, Ouad ben Naga, Méroé, Ghazali, Napata, Dongola et Kerma. Encore faut-il souligner qu'aucun de ces sites n'a été exploré de façon exhaustive, et que des sites majeurs, comme Kerma ou Méroé, centres politiques d'importance capitale pour l'étude du rayonnement « nubien » en Afrique, sont encore à peine effleurés.

Indépendamment des fouilles archéologiques, les sources littéraires anciennes pharaoniques aussi bien que grecques et latines apportent quelques renseignements sur l'histoire et la civilisation de la Nubie antique. Elles permettent de se faire une certaine idée du rôle que celle-ci a joué dans l'évolution de l'Afrique. Toutefois ces sources ne suffisent pas à combler des lacunes qui résultent de l'absence totale d'informations archéologiques et littéraires, sur la majeure partie de la Nubie, qu'il s'agisse des grandes vallées du pays: celles du Nil principal, au sud de la II<sup>e</sup> Cataracte, du Nil Bleu, du Nil



*1. Les monuments nubiens de Philae en cours de remontage sur l'île voisine d'Agilkia.*

*2. Le temple d'Isis en cours de remontage à Agilkia. A gauche, colonnade du « Mammisi » ou « Maison de la naissance » où naquit Horus le dieu-soleil. (Photo Unesco, A.H. Vorontzoff.)*



Blanc et de l'Atbara, aussi bien que des territoires limitrophes tels Darfour, Kordofan et routes orientales vers la mer Rouge et l'Éthiopie.

Ainsi, par sa situation géographique, la Nubie est le pays d'Afrique qui devrait fournir le plus de renseignements bien datés sur les liens qui n'ont pas manqué de s'établir à la fois entre l'Afrique centrale et le nord du continent, aussi bien qu'entre l'Afrique orientale et l'Afrique occidentale. Mais l'insuffisance des sources à notre disposition, sauf pour le nord du pays ne nous permet qu'une idée des plus rudimentaires sur la nature, la durée et l'importance de ces liens.

Un fait, qui a frappé tous les observateurs anciens venus de la Méditerranée, mérite d'être souligné dès l'abord : la Nubie est un pays peuplé de Noirs. Les Égyptiens représentent toujours ses habitants d'une couleur beaucoup plus foncée que la leur. Les Grecs et après eux les Romains les désignent du nom d'« Éthiopiens », c'est-à-dire « à la peau brûlée » et les premiers voyageurs arabes qualifieront la Nubie de « Beled es-Sudan », le « Pays des Noirs ». Dans les textes médiévaux le titre « Préfet des Nubiens » se dira « Praefectus Negritorum » et les Nubiens seront appelés « Nigrites ». Dans les peintures murales de Faras enfin, les habitants du pays se distingueront par la couleur foncée de leur peau des personnages célestes : Christ, Madone, saints et saintes de couleur claire.

Il n'est pas dans notre intention, ni de notre compétence, d'entrer ici dans le débat purement anthropologique de l'appartenance ethnique des Nubiens : « nègres » ou « hamites » (sic). Notons toutefois que les représentations égyptiennes distinguent nettement le type physique des Neheyou de la Basse-Nubie, avant -1580, qui ne se différencie de celui des Égyptiens que par la couleur de la peau, de celui des « Koushites » qui apparaissent dans la vallée du Nil à partir de cette époque, soit en qualité d'envahisseurs, soit plus probablement, parce que Égyptiens et Nubiens Neheyou sont alors entrés en contact avec eux dans des régions situées plus au sud. Ces nouveaux « Koushites », non seulement ont la peau extrêmement noire, ils ont aussi beaucoup des traits faciaux que l'on retrouve encore aujourd'hui dans la population de l'Afrique centrale et occidentale : ils diffèrent des Nubiens anciens et modernes.

Africaines de langue comme de civilisation, les populations nubiennes étaient à même de servir utilement d'intermédiaires entre les diverses cultures qui les entouraient et étaient certainement fort proches de la leur. On trouvera dans les chapitres qui suivent celui-ci (chapitres 9 à 12) l'histoire détaillée de la Nubie, depuis le VII<sup>e</sup> millénaire *avant* jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle *après* notre ère. Il est donc inutile de l'exposer à nouveau. Rappelons brièvement, cependant, ce qui dans cette longue histoire touche plus particulièrement aux rapports du pays avec les civilisations voisines.

Du VII<sup>e</sup> au IV<sup>e</sup> millénaire et surtout durant la phase humide du Néolithique finissant, il y eut, semble-t-il, communauté de culture matérielle entre l'ensemble de la Nubie, depuis les confins du massif montagneux éthiopien jusqu'à la région d'El-Kab, voire plus au nord encore jusqu'à la Moyenne-Égypte. Ce n'est qu'à partir de l'extrême fin du IV<sup>e</sup> millénaire que l'on note

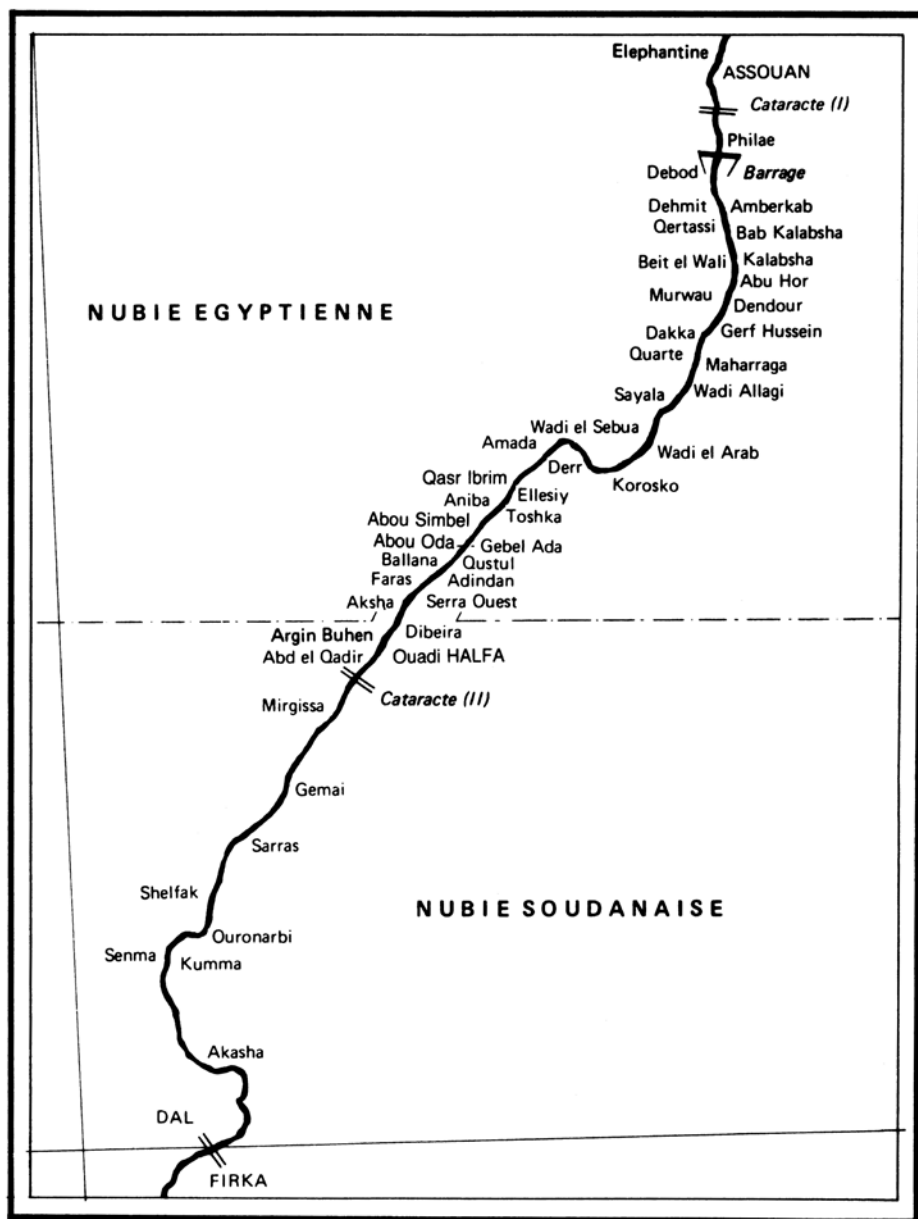
une nette différenciation de civilisation entre la basse vallée égyptienne du Nil et la haute vallée nubienne. Jusqu'à cette date, coutumes funéraires, céramique, instruments lithiques, puis métalliques, sont sinon identiques, du moins fort similaires depuis Khartoum, au sud, jusqu'à Matmar, près d'Assiout, au nord. Ils témoignent d'une forte parenté d'organisation sociale de croyances religieuses et funéraires, comme de mode de vie qui associe chasse, pêche et élevage, à une agriculture encore rudimentaire.

Vers -3200, l'écriture apparaît en Egypte alors que la Nubie au sud de la 1<sup>re</sup> Cataracte reste fidèle à ses systèmes sociaux et à sa culture orale propre. En effet, c'est probablement l'organisation politique fortement centralisée qui entraîne la généralisation de l'écriture dès -2800 et qui permet le développement de l'irrigation et, en conséquence, de l'agriculture communautaire, au détriment de la chasse, de la pêche et de l'élevage; ce qui va peu à peu accentuer les différences de civilisation entre le sud et le nord de la vallée, entre la Nubie dans le sens le plus large du terme et l'Egypte.

Dans le sud, les populations noires de la Nubie, avec leur culture orale, gardent une organisation sociale et politique fragmentée en petits groupes qui n'éprouvent pas le besoin d'adopter l'écriture dont ils ne peuvent cependant pas ignorer l'existence, puisqu'ils restent en contact direct, parfois violent, avec le monde « pharaonique ». Ce dernier de son côté, et en raison des nécessités même de l'irrigation, va tendre peu à peu à une organisation de type monarchique très fortement centralisée. Seule une autorité centrale puissante est en effet capable d'imposer, en temps utile, les travaux collectifs qu'exige la mise en culture de l'ensemble de la basse vallée du Nil: établissement et entretien des digues latérales au fleuve, aplanissement des « bassins », creusement des canaux et des barrages pour la meilleure répartition possible des eaux d'une inondation toujours variable. Ainsi, par la force des choses, deux types de sociétés très différenciées vont progressivement se créer et coexister dans la vallée du Nil: l'une, en Nubie, de type pastoral, peut-être encore semi-nomadique, bien qu'elle n'ignore pas l'agriculture, l'autre essentiellement agricole, étroitement liée à l'exploitation intensive de la terre, et politiquement centralisée. Ces deux civilisations ainsi « spécialisées », si l'on peut dire, de similaires et autarciques qu'elles étaient à l'origine, avant le III<sup>e</sup> millénaire, vont devenir complémentaires du point de vue économique, facilitant, en fait, les échanges entre elles.

Il est malheureusement fort difficile de saisir dans leur détail les liens qui se tissent entre les deux sociétés. En effet, les rapports entre les deux domaines culturels, à partir de la fin de ce III<sup>e</sup> millénaire ne sont plus connus que par les sources égyptiennes, déformées, quand elles sont littéraires, car les textes égyptiens ont tendance à ne mentionner que les expéditions militaires; très incomplètes quand elles sont archéologiques, sauf pour la Basse-Nubie, puisqu'elles se limitent au matériel archéologique nubien trouvé en Egypte, ou, au mieux, aux objets égyptiens trouvés dans les sites nubiens qui ont été fouillés entre Assouan et la Cataracte de Dal.

Telles quelles ces sources nous permettent d'entrevoir des liens assez étroits entre haute et basse vallée du fleuve. La communauté d'origine des



*La Nubie qui fut (d'après  
K. Michalowski. « Faras. Die  
Kathedral aus dem Wüstensand ».  
Benziger Verlag. 1967. page 29).*



deux cultures, qu'il ne faut pas oublier, favorise au demeurant les échanges. La poterie commune égyptienne proto-dynastique et thinite pénètre jusqu'à la Cataracte de Dal et au-delà. Elle témoigne de l'échange de produits fabriqués entre le Nord et le Sud, car aux objets égyptiens retrouvés en Nubie : vases, perles, amulettes, répondent l'ébène, l'ivoire, l'encens, peut-être l'obsidienne, abondants dans le mobilier funéraire égyptien à cette époque. A l'occasion de ces échanges, techniques et idées ont pu se répandre et passer de part et d'autre. Nos connaissances sont encore trop fragmentaires pour pouvoir évaluer l'importance, voire le sens, de ces influences. Pour ne prendre que deux exemples : la technique de remailage — perles et amulettes — est-elle passée du Nord au Sud, ou du Sud au Nord ? Elle apparaît pratiquement à la même époque dans les deux sociétés.

Il en va de même pour la poterie rouge à bords noirs si caractéristique de l'art du potier dans tout le domaine nilotique ancien. Elle semble apparaître dans la haute vallée du Nil, entre IV<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> Cataractes, avant d'être attestée dans la basse vallée, en Egypte ; mais là encore les repères chronologiques sont trop incertains pour que l'on puisse être affirmatif.

En revanche, la poterie faite à partir d'une argile fossile de couleur claire, « chamois », celle que les spécialistes désignent sous le nom de « poterie Qena » (Qena ware), est indiscutablement égyptienne, aussi bien par la matière dont elle est faite que par sa technique de fabrication. Cette poterie est largement importée au moins en Basse-Nubie depuis la fin du IV<sup>e</sup> jusqu'au début du III<sup>e</sup> millénaire avant notre ère. Sa présence, très fréquente dans les sites nubiens au sud de la I<sup>re</sup> Cataracte témoigne d'un commerce actif entre la région thébaine et la Basse-Nubie. L'argile de Qena, en effet, permet la fabrication de vases de grandes dimensions, réceptacles de matières, liquides ou solides, dont nous ignorons malheureusement la nature : huiles, graisses, fromages (?), mais qui constituent le témoignage indéniable d'échanges réitérés entre le Couloir nubien et l'Egypte. Echanges qui dépassent sans doute en importance historique les raids épisodiques que, dès la fin du IV<sup>e</sup> millénaire, les pharaons prennent l'habitude de lancer dans la région située entre I<sup>re</sup> et II<sup>e</sup> Cataractes, le Ta-Seti — le « Pays de l'Arc ».

Ces raids, dont les tout premiers textes égyptiens nous ont gardé le souvenir (cf. chapitre 9, ci-dessous), sont cependant le premier témoignage du double aspect, à la fois militaire et économique, des rapports qui s'établissent entre le sud et le nord de la vallée du Nil. Ce sont ces rapports qui, pour ambigus qu'ils soient, donnent toute son importance au « Couloir nubien » en tant que trait d'union — par personnes interposées — entre l'Afrique et la Méditerranée.

Dès -3200, sous la I<sup>re</sup> dynastie, les Egyptiens connaissent assez bien le pays pour oser y aventurer une troupe jusqu'à l'entrée de la II<sup>e</sup> Cataracte. On devine déjà les raisons de cette pénétration : tout d'abord la recherche de matières premières qui font défaut — ou commencent à faire défaut — à l'Egypte. Le bois notamment : la forêt-galerie qui, à haute époque, a dû régner le long du fleuve est menacée, et doit disparaître peu à peu avec les

progrès de la mise sous contrôle du Nil dans la basse vallée comme par l'élaboration progressive du système d'irrigation par bassins (cf. chap. 1).

La volonté d'assurer la liberté de passage vers le sud est sans doute une seconde et forte raison de l'intervention armée égyptienne en Nubie : encens, gomme, ivoire, ébène, panthères, ne proviennent pas de la région entre I<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> Cataractes, mais de beaucoup plus au sud. Or la Basse-Nubie possède alors une population dense, comme le prouvent le nombre et l'étendue des cimetières du Groupe A (cf. chap. 9).

Cette population, contrairement à ce que l'on pensait il y a quelques années encore, n'est pas venue du nord ; elle est la descendante des groupes néolithiques installés dans la vallée entre I<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> Cataractes. Elle est aussi, sans doute, apparentée à celles qui occupaient la haute vallée entre IV<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> Cataractes, si l'on en juge par le *mobilier* archéologique recueilli de part et d'autre. Cette population, tout en comptant encore chasseurs et pêcheurs parmi ses membres, est agricole le long du fleuve, mais essentiellement pastorale, peut-être même semi-nomade, par ses éléments habitant la savane qui s'étend à l'ouest comme à l'est du Nil. Nous sommes encore, en effet, dans la phase climatique humide de la fin du Néolithique africain, de sorte que le « Couloir nubien » ne se borne pas à l'étroite vallée du fleuve, mais s'étend sans doute largement de part et d'autre, de telle sorte que ses habitants sont à même d'intercepter, s'ils le veulent, le passage des convois égyptiens vers le sud, non seulement le long du fleuve mais aussi sur terre.

Au demeurant, l'intérêt que portent les Egyptiens à la Basse-Nubie est prouvé par le nombre des noms — ethniques ou toponymes — se rapportant à cette région que les textes pharaoniques les plus anciens nous ont conservés pour une partie somme toute limitée de la Vallée, puisqu'elle n'est que d'environ 325 km entre Eléphantine au nord et les premiers rapides de la II<sup>e</sup> Cataracte au sud, à Bouhen, où les Egyptiens sont parvenus, au moins sous le règne du roi Djer de la I<sup>re</sup> Dynastie, sinon sous le roi Scorpion lui-même, à l'extrême fin de l'époque prédynastique.

A partir de -2700 disparaît brusquement la source d'information sur les contacts Nord-Sud que constituaient les sites fouillés du Groupe A, du moins en Basse-Nubie. En effet, on n'y trouve plus alors, ou pratiquement plus, de sépultures et d'habitats nubiens. Tout se passe comme si le pays avait été brusquement abandonné par ses habitants. Cette disparition de populations autrefois denses, entre I<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> Cataractes, est encore mal expliquée. Est-elle due à une surexploitation du pays par les pharaons ou à un retrait volontaire des Nubiens : soit dans la savane, de part et d'autre de la vallée, soit plus au sud ? Il est d'autant plus difficile de répondre à ces questions que la région qui s'étend au sud de la II<sup>e</sup> Cataracte, de même que les approches orientales et occidentales du Nil, sont pratiquement inexplorées du point de vue archéologique.

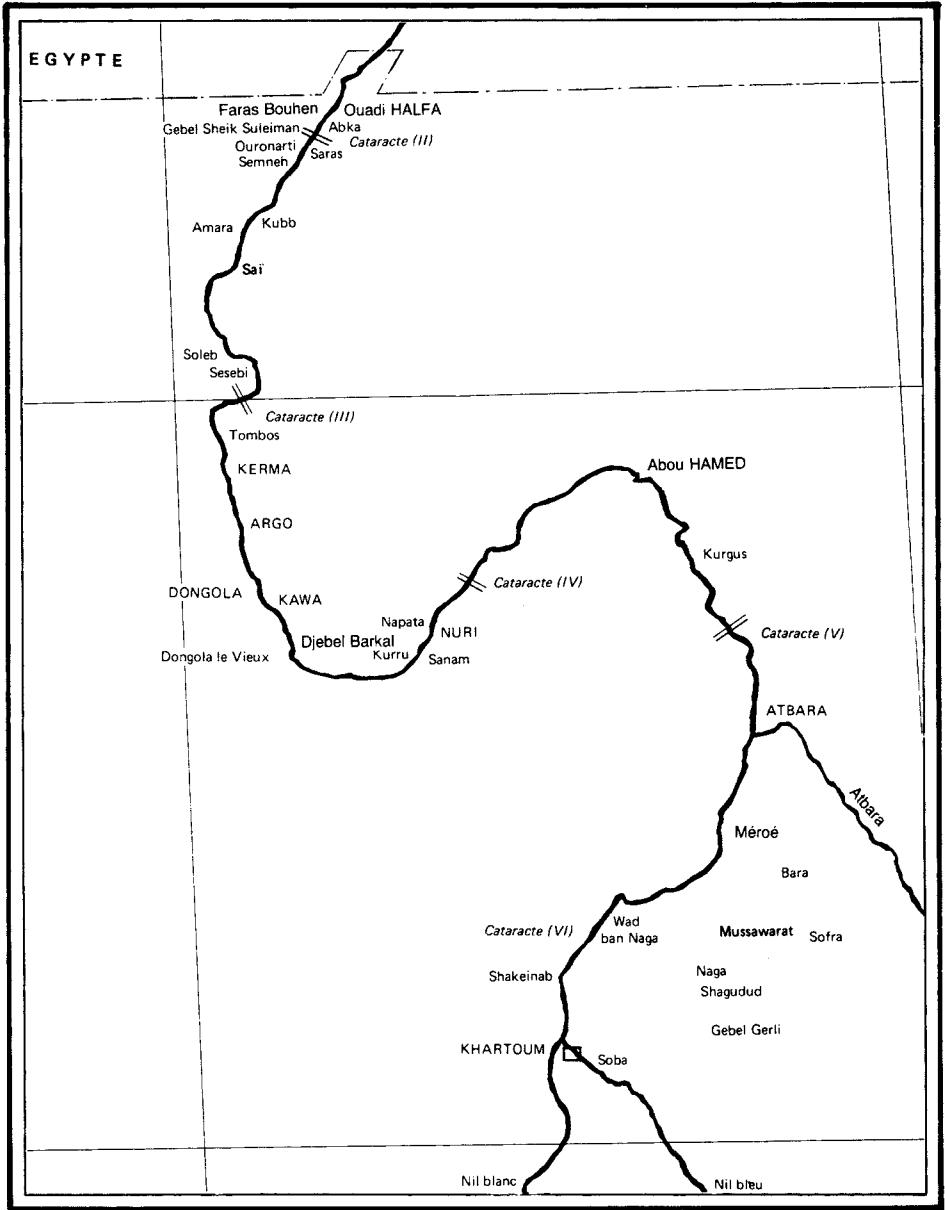
Ainsi, pour la période qui va de -2700 à -2200 environ, sommes-nous réduits aux seules indications, fort maigres, que nous fournissent les sources littéraires égyptiennes. Celles-ci font état de campagnes militaires en Nubie, dans le Ta-Seti, celles mêmes qui pourraient être à l'origine de l'abandon du pays par ses habitants. C'est ainsi qu'elles nous apprennent que sous Snéfrou

(vers -2680) les troupes de Pharaon auraient capturé un très grand nombre de prisonniers (11 000) et de têtes de bétail (200 000), ce qui confirme à la fois la densité de la population nubienne, à la fin du Groupe A, avant l'abandon du pays, et l'importance de l'élevage dans leur société. Une importance que l'on a pu rapprocher du « Cattle-Complex » des Africains modernes du nord-est du continent. Au demeurant, une telle quantité de bêtes ne peut s'expliquer que si, non seulement la vallée du Nil, mais également la steppe ou savane qui l'encadrait alors, étaient exploitées par ces populations sur une bande sans doute fort profonde de part et d'autre du fleuve.

Une source archéologique importante éclaire un peu l'histoire non événementielle du Couloir nubien durant cette période obscure. On a retrouvé en effet, en 1961-1962, à Bouhen, un habitat de l'Ancien Empire égyptien : il a fourni des empreintes de sceaux des pharaons de la fin de la IV<sup>e</sup> et surtout de la V<sup>e</sup> dynastie. Cet habitat était lié à un ensemble de hauts fourneaux pour le traitement du minerai de cuivre.

Cette découverte montre d'une part que les Égyptiens ne dépendaient pas uniquement du minerai asiatique, du Sinaï notamment, pour leur approvisionnement en métal et qu'ils avaient déjà bien prospecté la Nubie africaine pour en connaître les possibilités en matières premières métallifères. D'autre part, et surtout, elle indique que les Égyptiens ont pu — sinon dû — introduire les techniques de fonderie dans la haute vallée du Nil. L'exploitation du cuivre africain, dont la trouvaille de Bouhen apporte la preuve, exigeait en effet le repérage et l'exploitation du filon métallique, la construction de fours spéciaux, leur approvisionnement en combustible convenable, la fabrication de creusets, la conduite de la coulée et le raffinement, au moins grossier, du métal obtenu et sa transformation en lingots. Il est impossible que les Nubiens qui assistèrent à ces opérations, s'ils n'y participèrent pas, n'aient pas acquis alors les rudiments de la métallurgie. Cette initiation précoce, au milieu du III<sup>e</sup> millénaire avant notre ère, expliquerait, au mieux, la maîtrise dont ils témoigneront un demi-millénaire plus tard, vers -2000 aussi bien dans la fabrication des objets en cuivre que dans la métallurgie de l'or.

Un peu avant -2200, la période obscure qui vient d'être évoquée prend fin et les sources, archéologiques aussi bien que textuelles, réapparaissent. Pour leur part, les textes égyptiens de la VI<sup>e</sup> dynastie, la dernière de l'Ancien Empire, nous ont gardé plusieurs récits d'expédition menées en Haute-Nubie (cf. chap. 9). Ces expéditions ont, au début de la dynastie, un caractère économique et pacifique très net. Il s'agit pour les Égyptiens de se procurer en Nubie, soit les pierres rares nécessaires aux constructions royales, soit simplement du bois — suivant une technique qui sera réutilisée plus tard, recherche de produits rares ou encombrants et celle du bois sont associées. On construit dans la haute vallée, avec le bois local, des bateaux qui serviront au transport des produits échangés. La flotte parvenue à bon port en Égypte, le bois qui a servi à la construction des bateaux est récupéré pour être employé à d'autres usages. Nul doute qu'à l'occasion de ces échanges, idées et techniques, cette fois encore, aient circulé de part et d'autre de la vallée. Le panthéon égyptien s'enrichit même au passage d'un dieu



*La Haute-Nubie soudanaise  
 (d'après F. et U. Hintze, « Alte  
 Kulturen im Sudan », Munich,  
 1966, p. 26.)*

africain, Dedoun, pourvoyeur d'encens. Pour faciliter les rapports avec le sud, les Egyptiens creusent des chenaux navigables dans les rapides de la I<sup>re</sup> Cataracte à Assouan, inaugurant ainsi au III<sup>e</sup> millénaire avant notre ère une politique d'aménagement des voies de communication, politique qui sera ensuite imitée par les pharaons du Moyen Empire, comme par ceux du Nouvel Empire.

Parallèlement à la route du fleuve, les expéditions égyptiennes empruntent aussi les routes de terre, qu'il serait certainement inexact, à cette époque, de qualifier de désertiques puisque la phase humide « néolithique » s'achève à peine et que les pistes vers le sud devaient encore être sinon ombragées, du moins jalonnées de nombreux points d'eau, ce qui explique qu'elles aient pu être régulièrement empruntées par des animaux de bât comme l'âne, qui exigent un ravitaillement en eau régulier. C'est par une de ces routes terrestres, dite des oasis — des découvertes récentes semblent indiquer que l'une d'entre elles au moins avait son point de départ dans l'oasis de Dakhlah, l'oasis de Kharga étant alors encore un lac —, c'est par cette voie de terre que parviennent en Egypte, à dos d'âne, l'encens, l'ébène, certaines huiles, les peaux de léopard, l'ivoire, etc. Malheureusement les textes égyptiens ne nous disent, ni ce que les Egyptiens donnaient en échange de ces produits, ni surtout où, exactement, ils se les procuraient. Les noms de pays africains que mentionnent ces textes font encore l'objet de discussions entre spécialistes pour en déterminer la localisation. Là encore, il faut attendre beaucoup de l'exploration archéologique systématique non seulement de la vallée nubienne du Nil au sud de la II<sup>e</sup> Cataracte, mais aussi — surtout peut-être — des routes terrestres qui à l'ouest de la vallée joignent la chaîne des oasis dites libyques, à Selima et aux vallées ou dépressions conduisant à l'Ennedi, au Tibesti, au Kordofan, au Darfour et au Tchad (cf. carte).

Que ce soit en suivant la route de la Vallée, ou par voie de terre, il semble très vraisemblable d'admettre que dès cette haute époque les Egyptiens soient déjà en contact avec l'Afrique au sud du Sahara et que le Couloir nubien joue un rôle essentiel dans ces rapports. En effet, sous Pépi II, vers -2200, une expédition égyptienne ramène du sud lointain un « nain danseur du dieu » (cf. chap. 9). Le mot employé pour désigner ce personnage est *deneg*, alors que le mot habituel pour « nain » dans les textes hiéroglyphiques est « nemou ». On se demande donc — et la réponse est le plus souvent affirmative — s'il ne faut pas voir dans ce *deneg* un Pygmée. Si tel est bien le cas, et la traduction *deneg* = Pygmée est largement acceptée aujourd'hui, les Egyptiens de l'Ancien Empire auraient été en contact directement ou par personnes interposées avec ce peuple de la forêt équatoriale. Même si, ce qui est possible — sinon vraisemblable en raison de la différence de climat au III<sup>e</sup> millénaire —, l'habitat des Pygmées s'étendait beaucoup plus au nord qu'aujourd'hui, il n'en demeure pas moins que ce domaine se trouvait très au sud de la Nubie et qu'en conséquence, d'une part, les Egyptiens de l'Ancien Empire avaient des contacts avec l'Afrique centrale, et d'autre part, la Nubie et ses habitants jouaient un rôle considérable dans l'établissement de ces rapports.

Au demeurant, les contacts Afrique centrale-Egypte devaient remonter fort loin puisque le mot *deneg* apparaît déjà dans les Textes des Pyramides. La date de composition de ces textes est, il est vrai, controversée, mais dans l'hypothèse la plus conservatrice ils ne peuvent être plus récents que la V<sup>e</sup> dynastie et, selon toute probabilité, ils sont beaucoup plus anciens.

Ainsi, sous la V<sup>e</sup> dynastie au plus tard, les Egyptiens auraient connu l'existence des Pygmées, ce qui est confirmé par le texte de la VI<sup>e</sup> dynastie qui rappelle qu'un *deneg* était déjà parvenu en Egypte du temps du pharaon Isési, avant-dernier roi de la V<sup>e</sup> dynastie, ce Pygmée ayant été trouvé dans le pays de Pount, cela appuie la localisation de son pays d'origine très au sud de la Nubie, puisque Pount doit se trouver sur la côte érythréenne ou somalienne. Là aussi, le « nain danseur » avait dû être procuré aux Egyptiens par personnes interposées. On voit que, dans tous les cas, la présence vraisemblable de Pygmées en Egypte implique des rapports entre la basse vallée du Nil et l'Afrique sub-équatoriale.

A la fin de la VI<sup>e</sup> dynastie, sous le règne de Pépi II, les rapports entre Egypte et Nubie, fondés pacifiquement sur l'intérêt mutuel et la nécessité pour les pharaons d'avoir libre accès aux ressources de l'Afrique lointaine, ces rapports semblent se détériorer. Les textes de la fin du règne de Pépi II laissent soupçonner des conflits entre les expéditions égyptiennes et les habitants du « Couloir ». C'est ainsi qu'un chef d'expédition égyptien est tué au cours d'un voyage vers le sud et que son fils doit conduire un raid de secours pour récupérer le cadavre et l'ensevelir selon les rites en Egypte.

Il est difficile de ne pas rapprocher cette tension des changements climatiques qui se produisent à partir de -2400 et qui entraînent, certainement, des mouvements de population. Jusqu'à -2400, en effet, l'humidité, plus forte qu'aujourd'hui, rendait habitable toute la zone située entre les 30<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> parallèles Nord. Même si la densité de population était faible en raison de son étendue, cette zone devait contenir un nombre important d'habitants.

Le dessèchement progressif du climat eut pour résultat d'obliger ces populations à se réfugier dans des régions plus hospitalières: le sud, d'une part, et, bien entendu, la vallée du Nil, d'autre part. Il semble que l'iconographie égyptienne ait gardé le souvenir de ces migrations. C'est vers -2350, en effet, à partir de la V<sup>e</sup> dynastie, que l'on voit apparaître dans les scènes de la vie quotidienne qui ornent les mastabas le thème des bergers d'une maigre squelettique. Il est tentant, pour ne pas dire plus, de voir dans ces « affamés » les pasteurs nomades ou semi-nomades fuyant les régions en voie de désertification pour trouver nourriture et travail en Egypte.

Il paraît donc inutile de chercher, comme cela a été fait, une origine lointaine aux populations dites du Groupe C (cf. chapitre 9) qui apparaissent vers -2300 dans le Couloir nubien. En réalité, ces populations étaient proches de la Vallée, où seules des conditions climatiques nouvelles les ont poussées à s'installer. Toutefois, ce mouvement convergent du désert en formation vers les rives du fleuve a dû entraîner des conflits entre les habitants déjà établis dans la Vallée et les nouveaux venus. Ce serait un écho de ces conflits que les textes de la fin de la VI<sup>e</sup> dynastie nous auraient conservé.

Quoi qu'il en soit, ces nouvelles populations sont les descendantes directes de celles du Groupe A, comme le montrent les sources archéologiques. Elles conservent les traditions d'échanges mutuels avec la basse vallée du Nil, et vont servir d'intermédiaires entre l'Afrique et les mondes égyptien et méditerranéen.

A partir de -2300, pour autant que l'archéologie permette de l'entrevoir, la population du Couloir nubien se répartit en plusieurs « familles » très proches les unes des autres, distinctes cependant, à la fois par la culture matérielle: céramique, types des instruments, armes et outils utilisés, et par le rituel observé lors des enterrements: types de tombes, répartition du mobilier funéraire à l'intérieur et à l'extérieur de la sépulture, etc. Toutefois, les ressemblances sont beaucoup plus nombreuses que les divergences: importance de l'élevage, emploi général de la céramique rouge à bord noir, sépultures du type « tumulus », etc.

D'Assouan au Batn-el-Haggar (cf. carte) les populations du Groupe C restent, de -2200 à -1580, en contact étroit avec l'Égypte, soit que celle-ci administre directement la région, de -2000 à -1700 environ, soit que, de -1650 à -1580, de nombreux Égyptiens vivent à demeure dans le pays, sans doute au service du nouveau royaume de Koush (cf. ci-dessous et chap. 9), tout en gardant des liens avec la région thébaine dont ils proviennent, contribuant ainsi à la diffusion des idées et des techniques égyptiennes.

Plus au sud, à partir du Batn-el-Haggar, commence le domaine du royaume de Kerma, du nom du centre le plus important retrouvé à ce jour (cf. chap. 9). La civilisation de Kerma ne diffère de celle du Groupe C que par des détails. Le matériel archéologique découvert dans les rares sites fouillés témoigne de liens étroits non seulement avec l'Égypte, mais également, à partir de -1600, avec les Hyksos asiatiques qui ont eu avec elle des contacts directs, semble-t-il.

Il est assez facile de déterminer la limite nord de la zone administrée directement par les populations « Kerma », elle s'établit dans le Batn-el-Haggar. En revanche, il est beaucoup plus malaisé d'en préciser la limite sud. Des trouvailles récentes (1973) de poterie Kerma au sud de Khartoum, entre Nil Bleu et Nil Blanc, sembleraient indiquer que, sinon le royaume de Kerma lui-même, du moins son influence s'étendait jusqu'à la Gezira actuelle. Il aurait donc été en contact direct avec le monde nilotique des Suds (cf. carte).

Cette incertitude où l'on est de l'extension du royaume de Kerma vers l'Afrique équatoriale est d'autant plus regrettable que ce royaume, qui fut sans doute le premier « empire » africain connu de l'Histoire, était en mesure d'exercer, par le degré de civilisation qu'il a atteint, une influence profonde sur les pays situés tant au sud, sur le haut Nil et en Afrique centrale, que dans les régions avoisinantes de l'est et de l'ouest. Si l'on admet que le royaume de Kerma s'étendait de la III<sup>e</sup> Cataracte jusqu'au Nil Blanc, il commandait non seulement la grande voie africaine nord-sud, par la vallée du Nil, mais aussi les routes transversales est-ouest vers l'Afrique atlantique et vers la mer Rouge et l'océan Indien (cf. carte et ci-dessus). Il pouvait donc transmettre aux cultures africaines de ces régions techniques

et idées venues d'Égypte, ou des Hyksos d'Asie Mineure, avec lesquelles, nous l'avons vu, il était en contact.

Ce n'est pas le lieu de reprendre ici la discussion sur l'origine égyptienne ou nubienne des grands édifices qui aujourd'hui encore dominent le site de Kerma (cf. chap. 9); bien que la technique de fabrication des briques soit pharaonique, les bâtiments ont un plan tout différent de ce qui est attesté dans la basse vallée à la même époque. Jusqu'à plus ample informé, il est préférable d'y voir des constructions «koushites» ayant subi l'influence égyptienne. Il semble que ce site soit le centre urbain le plus important du royaume de Koush dont le nom apparaît dans les textes pharaoniques dès -2000. Il importe seulement de souligner que ce royaume pouvait influencer profondément les cultures voisines par ses techniques, en métallurgie notamment, et que, grâce à sa puissance politique, indiquée par l'importance de sa capitale, il avait la possibilité d'étendre au loin cette influence. Malheureusement, l'archéologie périphérique, si l'on peut dire, de son domaine est encore mal explorée, voire complètement inconnue, de sorte que, dans l'état actuel de nos connaissances, toute spéculation sur le rôle joué par le royaume de Kerma dans la transmission des idées, des langues ou des techniques reste du domaine des hypothèses.

Nous venons de souligner un fait qui paraît certain: la puissance matérielle du royaume de Koush. Cette puissance est attestée par les précautions que prennent contre lui les pharaons de la XII<sup>e</sup> dynastie, depuis Sésostri I jusqu'à Amenemhat III. Pour apprécier la menace latente que représente «Kerma» pour l'Égypte, il faut avoir vu la chaîne de forteresses qui, de Semneh au sud jusqu'à Debeira au nord (cf. carte), défendait la frontière sud de l'Égypte face aux armées koushites. Toutes ces forteresses, onze au total, avec leurs murailles épaisses de six à huit mètres sur dix à douze mètres de hauteur, avec leurs défenses avancées à bastions arrondis et leurs accès protégés vers le fleuve, non seulement assuraient la protection de celui-ci, mais constituaient autant de bases de départ pour les campagnes militaires dans le désert ou vers le sud, expéditions qui se succèdent sans répit sous les six premiers pharaons de la dynastie et qui témoignent de l'irréductible énergie des populations Kerma, elles-mêmes peut-être poussées par des mouvements ethniques venus du Sud lointain. C'est une des tragédies de la construction du nouveau barrage d'Assouan d'avoir entraîné la disparition de ces forteresses, chefs-d'œuvre de l'art de la fortification, sans qu'il ait été possible de les sauver.

De -2000 à -1780, les travaux d'aménagement exécutés par les Égyptiens sur la voie nord-sud prouvent abondamment que le Couloir nubien demeure le trait d'union principal entre l'Afrique, la basse vallée du Nil et le monde méditerranéen: nettoyage des chenaux navigables dans la I<sup>re</sup> Cataracte, établissement d'un *doilkos* — piste terrestre pour bateaux — parallèle aux infranchissables rapides de la II<sup>e</sup> Cataracte, barrage à Semneh pour faciliter le passage des rapides mineurs du Batn-el-Haggar, tout montre que les pharaons de la XII<sup>e</sup> dynastie entendent améliorer au maximum la route vers le sud.

En fixant la frontière de l'Égypte à Semneh, Sésostri III renforce encore les défenses militaires contre un éventuel et puissant agresseur méridional



mais il rappelle aussi dans un texte célèbre (cf. chap. 9) que cette barrière fortifiée ne doit pas gêner le trafic commercial, profitable aux Egyptiens comme aux Nubiens.

La période troublée, encore mal connue, de -1780 à -1580, que les égyptologues ont appelée « Deuxième Période Intermédiaire », semble avoir été l'âge d'or du royaume de Koush. Sa capitale, Kerma, aurait alors tiré parti de l'affaiblissement de la royauté égyptienne pour intensifier et capter à son profit les échanges entre basse et haute vallée du Nil.

L'importance de ces échanges ne saurait être minimisée. Les innombrables empreintes de terre sigillaire qui ont servi à sceller correspondance et envois divers venus du nord en témoignent; elles ont été retrouvées à Kerma aussi bien que dans les forteresses égyptiennes qui, contrairement à ce que l'on croyait naguère, ne furent pas abandonnées à la Deuxième Période Intermédiaire, ou ne le furent que tardivement et pour peu de temps. Alors qu'au Moyen Empire les garnisons étaient régulièrement relevées, sous la Deuxième Période Intermédiaire les occupants des forteresses restent en permanence en Nubie, ils y ont leur famille, ils sont enterrés sur place; il est même vraisemblable que peu à peu ils ont reconnu la suzeraineté du roi de Koush. De culture égyptienne, ils ont dû largement contribuer à répandre celle-ci dans une société à laquelle ils s'étaient intégrés.

Il semble que les rapports entre royaume africain de Koush et Egypte aient connu le maximum d'intensité à l'époque Hyksos (-1650 -1580). Tout au long du Couloir nubien, se retrouvent scarabées et empreintes de sceaux aux noms des souverains asiatiques qui occupent alors l'Egypte. Ils sont si nombreux à Kerma même que l'on a pu croire pendant un temps que la Nubie avait été conquise par les Hyksos après la soumission de la Haute-Egypte. Il n'en fut rien, mais les liens entre Africains du Nil moyen et Asiatiques du Delta étaient tels que, lorsque les pharaons thébains de la XVII<sup>e</sup> dynastie entreprendront la reconquête de la Moyenne et de la Basse-Egypte, le roi Hyksos se tournera tout naturellement vers son allié d'Afrique pour lui proposer une action militaire concertée contre leur ennemi commun, le pharaon d'Egypte (cf. chap. 9).

Au demeurant, les contacts entre la Haute-Egypte thébaine et les Koushites de Kerma sont ambivalents, à la fois hostiles et complémentaires. De -1650 à -1580, des Thébains au service du roi de Koush en Moyenne-Nubie lui apportent leurs connaissances techniques; de nombreux Egyptiens restent dans les forteresses de Basse-Nubie où ils assurent par leur présence la continuité des rapports entre Koush au sud et hégémonie Hyksos au nord. Par ailleurs les derniers pharaons de la XVII<sup>e</sup> dynastie emploient des mercenaires africains, les Medjaiou, aussi bien dans les luttes entre Egyptiens pour l'unification de la Haute-Egypte que dans la guerre de libération contre les Hyksos. Ces Medjaiou du désert nubien sont cousins germains des Nehesyou sédentaires qui occupent les rives du fleuve; de même race, ils ont pratiquement la même culture.

Ainsi, pendant toute la Deuxième Période Intermédiaire, des mouvements constants de personnes entre Nubie et Egypte furent certainement favorables aux échanges commerciaux aussi bien que culturels entre les deux

contrées. Le Couloir nubien devient alors un creuset où s'élabore une culture mixte, africaine et méditerranéenne à la fois. Ces contacts très étroits eurent toutefois des répercussions dramatiques sur l'évolution du premier royaume Koush de Kerma.

Les pharaons de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, les Thoutmosides, héritiers et descendants de ceux qui rétablirent l'unité de l'Égypte et entreprirent la libération du pays contre les envahisseurs Hyksos, se rendirent compte du danger que représentait pour l'Égypte la présence, au sud de ses frontières, d'un royaume africain uni, car il s'en fallut de peu sans doute pour qu'une alliance Hyksos-Koushites ne réduisît à néant les ambitions thébaines. D'autre part, la menace asiatique subsistait même après le retrait des Hyksos en Palestine. Pour s'en protéger, l'Égypte va entreprendre une politique systématique d'intervention au Proche-Orient.

Réduite à ses seules ressources en hommes et en matières premières, l'Égypte est faible face aux possibilités de l'Asie Mineure, l'évolution de l'histoire en fera la preuve. Connaissant la richesse de l'Afrique au sud de Semneh, en hommes comme en matières premières qui leur font défaut, les pharaons thébains n'auront de cesse qu'ils ne contrôlent complètement le Couloir nubien, unique voie d'accès à cette Afrique dont les ressources leur sont nécessaires pour leur politique asiatique.

Contrairement à ce qui est souvent écrit, la conquête du Couloir nubien par les armées égyptiennes ne fut pas aisée. Pour la réaliser, campagnes après campagnes militaires se succédèrent sous chacun des pharaons du Nouvel Empire, depuis Ahmosis jusqu'à Sétî I et Ramsès II inclus.

Il est vraisemblable que la résistance manifestée par les populations nubiennes se traduisit non seulement par des révoltes contre la mainmise égyptienne sur le pays, mais aussi par une fuite plus ou moins générale vers le sud en abandonnant leurs terres. Le pays se vide peu à peu de ses habitants comme en témoigne le nombre décroissant de tombes en Haute comme en Basse-Nubie. Les pharaons furent alors contraints de pousser de plus en plus loin vers le sud, pour obtenir ce qu'ils cherchaient en Afrique et dont ils avaient le plus grand besoin pour leur politique d'hégémonie au Proche-Orient.

Ayant conquis dès Thoutmosis I toute la région située entre II<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> Cataractes, les Égyptiens commandaient directement les pistes menant au Darfour, au Kordofan et au Tchad, soit par Selima et le ouadi Howar à partir de Saï, soit par le ouadi el-Milk à partir de l'actuelle Debba. Par ailleurs ils pouvaient désormais pénétrer vers l'Afrique des Grands Lacs soit en suivant simplement la vallée du Nil à partir de Abou Hamed, près duquel on a retrouvé des inscriptions rupestres aux cartouches de Thoutmosis I et Thoutmosis III, soit en coupant le désert de la Bayouda à partir de Korti et en rejoignant le Nil principal à hauteur de la VI<sup>e</sup> Cataracte en passant par les ouadis Moqaddam et Abou Dom, itinéraire beaucoup plus court et qui, en outre, offrait l'avantage d'éviter les difficultés de la remontée du Nil, sud-ouest/nord-ouest, entre Korti et Abou Hamed, comme de la traversée des rapides des IV<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> Cataractes.

Les pharaons du Nouvel Empire ont-ils vraiment profité de ces possibilités exceptionnelles d'atteindre l'Afrique profonde? Rien ne permet de

l'affirmer. Une fois encore, toutefois, il nous faut souligner l'absence de toute reconnaissance archéologique sérieuse le long de ces voies de pénétration, aussi bien dans les ouadis occidentaux (Howar et El-Milk), que sur le tronçon du Nil entre IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> Cataractes, comme dans la Bayouda. Toutefois à partir du règne de Thoutmosis IV, vers -1450, le profond changement dans l'iconographie des Noirs représentés dans les tombes et sur les monuments semble indiquer que les Egyptiens ont en fait utilisé ces routes, soit que leurs expéditions les aient parcourues, soit que des intermédiaires l'aient fait pour eux.

Les Noirs qui figurent dans les tombes comme sur les monuments pharaoniques présentent des types physiques tout à fait nouveaux. Ces types rappellent parfois ceux des Nilotes actuels, Shillouks et Dinkas (tombe de Sebek-hotep), mais aussi ceux des habitants du Kordofan et des Nouba « Mountains » du Soudan moderne.

Les quelques études anthropologiques valables faites sur les populations qui continuèrent à habiter la vallée nubienne entre II<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> Cataractes malgré l'occupation pharaonique au II<sup>e</sup> millénaire ne semblent pas apporter d'indices d'importants changements ethniques en Nubie à cette époque. Elles montrent, au contraire, une remarquable continuité dans le type physique des habitants de la région. On pourrait donc admettre, jusqu'à plus ample informé, que ces Noirs qui apparaissent dans l'iconographie égyptienne du Nouvel Empire sont entrés en contact avec les Egyptiens là même où ils habitaient — et en conclure que, même limités aux courtes périodes d'expéditions militaires, des contacts directs se produisirent en Afrique profonde, entre Egyptiens et Noirs, entre -1450 et -1200.

Le tableau rapide que nous venons d'esquisser du rôle d'intermédiaire privilégié, parfois involontaire, que joue la Nubie en raison de sa position géographique entre l'Afrique centrale et la Méditerranée, montre que ce rôle est bien établi à partir de -1800. Les constantes de ce tableau (importance pour l'Égypte de s'assurer des ressources africaines, d'une part, et d'autre part attraction de la part de la Nubie vers les cultures septentrionales) font que s'établit un courant permanent d'échanges, courant qui se maintient avec des périodes d'intensité variables au cours des périodes suivantes de -1200 à +700.

Que ce soit le royaume de Napata de -800 à -300, ou l'empire de Méroé de -300 à +300, les civilisations de Ballana et Qustul (Groupe X) de +300 à +600, ou les royaumes chrétiens à partir de +600, dans tous les cas la Nubie reste le lien essentiel entre l'Afrique centrale et la civilisation méditerranéenne. Comme les Hyksos avant eux, les Perses, les Grecs, les Romains, les chrétiens et les musulmans, tous découvrent en Nubie le Monde africain noir. Sur cette terre privilégiée se cristallisent ainsi des cultures mixtes de la même façon que, de -7000 à -1200, une civilisation s'était peu à peu établie qui à des traits nubiens fondamentaux joignait une influence égyptienne, septentrionale, évidente.

A travers la Nubie, objets, techniques, idées, s'infiltrèrent du Nord vers le Sud, et sans doute vice versa. Malheureusement, nous l'avons dit à maintes reprises mais on ne saurait trop le répéter, tant que l'archéologie de l'Afrique

au sud du 20<sup>e</sup> parallèle ne sera pas mieux établie, le tableau que nous venons de tracer ne demeurera qu'une esquisse très incomplète, voire fallacieuse, dans laquelle la part attribuée au Nord, par rapport à celle qui appartient au Sud, est sans doute exagérée simplement parce que nous ne connaissons pas encore ce dernier. Toutes les hypothèses, souvent élaborées, de diffusion des langues et des cultures de part et d'autre de la vallée du Nil, comme entre le Nord et le Sud, resteront... des hypothèses, tant que nous n'aurons pas de connaissances plus précises des cultures « noires » qui ont existé de -7000 à +700 dans les Sudds nilotiques, le Kordofan, le Darfour, le Tchad aussi bien qu'à l'est sur les confins éthiopiens comme entre Nil et mer Rouge.